



OFFENBACH EDITION KECK
Kritische Ausgabe Jean-Christophe Keck

Jacques Offenbach

La Chanson de Fortunio

Opérette en 1 acte

Livret de Crémieux et Halévy

Livret de censure

Paris 1861

– *Première édition provisoire* –

BOOSEY & HAWKES
B O T E B O C K

Diese Edition ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung des Verlags unzulässig und strafbar. Das gilt insbesondere für die Vervielfältigung auf Papier (außer für den persönlichen Gebrauch), die Verwendung in Programmheften, Artikeln, Büchern usw., für Übersetzungen sowie für die Weiterverarbeitung in elektronischen Systemen. Diesbezügliche Anfragen sind an den Verlag zu richten.

© 2003 Boosey & Hawkes · Bote & Bock, Berlin.
Eigentum für alle Länder: Boosey & Hawkes · Bote & Bock
ISMN M-2025-3120-4

Pour être joué aux Bouffes.

Jacques Offenbach

n° 5614

2 Novembre 1860

Fortunio

Personnages.

Maître Fortunio

Friquet

Valentin

Landry

Saturnin

Gauillaume

Sylvain

Laurette

Babet

~~~~~

La scène se passe en 17 ...

\_\_\_\_\_

Un jardin; au fond à gauche, un pavillon, avec perron praticable. A droite, la grille d'entrée - le reste en bousquet.

\_\_\_\_\_ Scène 1ère \_\_\_\_\_

Mtre Fortunio (seul. Il descend en silence les marches du pavillon, va au parterre à droite et compte les roses de ses rosiers)

Deux ... quatre ... six ... huit ... dix roses de moins à mes rosiers, et un bouquet de plus sur la fenêtre de ma femme .. Très bien ! ... (Il inspecte les allées) Un ... deux ... trois, quatre, cinq pas en avant, cinq pas en arrière, dans cette allée que j'ai ratissée moi-même hier ! ... piétinement à la même place ... Dans la plate-bande - impatience ! ... Inquiétude ! ... Ici les traces sont plus profondes ! ... Attente ! ... rêverie ! ... Il y a un amoureux ! ... Jour de Dieu ! ... soyons calme ! ... Très bien ! ... (Il descend vers le public) Il était une fois un garçon de quinze ans, beau comme les amours, amoureux comme le printemps ! ... et sacrifiant à dire d'expert ! ... Ce garçon c'était moi ! ... Oui, madame, mes amis, il y a trente cinq ans de cela ! ... J'étais 2e clerc chez Maître André le notaire, et sa femme m'appelait son petit fortunio. Rien ne me résistait, grâce à mon talisman, une chanson, qui me fit aimer d'elle, et de bien d'autres et qui devint célèbre dans son temps ... (fredonnant) « si vous croyez que je vais dire ... » Malheureux ! si on m'entendait ! ... Aujourd'hui hélas ! le clerc mignon est devenu gros notaire ! Mais, Dieu merci ! la chanson est oubliée de tous, et je n'entends pas qu'on marche dans mes plates-bandes, je prétends n'avoir acquis que l'Etude de maître André - sans ses dépendances - et je saurais bien me soustraire à la loi du tabellion ... comme disent les mauvais plaisants ... (montrant l'allée) Ces pas sont des pas de clerc ! Je ne m'y trompe pas ! J'ai l'œil sur les miens ! sur un particulièrement ! Le second ... M. Valentin ... Voici ma femme ! ... Jour de Dieu ! soyons calme ! ... Très bien !

\_\_\_\_\_ Scène 2e \_\_\_\_\_

Fortunio Laurette

Fortunio.

Vous sortez, madame ?

Laurette.

Oui monsieur. Je vais chez ma cousine Madeleine qui est souffrante.

Fortunio.

Je vais chez maître Bernard, mon confrère, accepterez-vous mon bras ? Nous ferons le chemin de compagnie.

Laurette.

Avec plaisir, monsieur.

Fortunio.

Vous me comblez, madame.

Laurette.

Vous n'avez jamais été si aimable.

Fortunio.

Vous n'avez jamais été si charmante.

Laurette.

Oh ! oh ! Voici une galanterie qui m'inquiète ...

Vous allez me faire une scène.

Fortunio.

Moi, une scène ? Et pourquoi une scène ?

Laurette.

Le sais-je ? Vous ne vous en faites pas faute, et ...

Fortunio.

Mais enfin, qui a parlé de scène ? ... Ce n'est pas moi ... c'est vous ! une scène ! une scène ! si vous craignez que je vous fasse une scène, c'est donc que vous en méritez une ?

Laurette.

Moi ? Hélas ! monsieur, depuis un an que nous sommes mariés, vous vous êtes fait un devoir de me quereller chaque jour, et c'est vraiment le seul de vos devoirs d'époux auquel vous ne manquez jamais.

Fortunio.

Jour de Dieu ! ... madame ! (à part) soyons calme. (haut) Très bien ! ... raillez-moi ... essayez de me faire passer à mes propres yeux pour un mari jaloux ... et

Laurette.

Vous vous chargez bien vous-même de la chose, monsieur.

Fortunio.

Je connais ce procédé féminin, madame, qui consiste à accuser pour ne pas se défendre.

Laurette.

Me défendre, et de quoi, je vous prie ?

Fortunio.

De quoi ? ... Jour de ... soyons calme ! On ne me trompe jamais, moi, madame ... quand je vous épousai, il y a un an, je savais fort bien que je faisais une sottise ...

Laurette.

Je vous remercie, monsieur.

Fortunio.

Vous étiez trop jeune et trop jolie ... mais vous étiez riche et je passai là-dessus.

Laurette.

Vous fûtes bien bon, monsieur.

Fortunio.

Oui, madame, je fus bien bon, et depuis je n'est pas cessé de l'être, et je veux le devenir encore davantage.

Laurette.

Est-ce possible ?

Fortunio.

Le devoir d'un mari est d'entourer sa femme de soins et de prévenances. Et tenez ... vous habitez là une chambre qui donne sur le jardin, n'est-ce pas ?

Laurette.

Oui monsieur.

Fortunio.

C'est humide ... et puis l'odeur des fleurs, des roses surtout ... cela porte à la tête, n'est-ce pas ?

Laurette.

Oh ! mon Dieu ! les roses ne fleurissent qu'au printemps.

Fortunio.

Erreur, madame, erreur ... la rose est comme l'amour ... elle est de toutes les saisons.

Laurette.

Mais enfin que signifient toutes ces histoires et l'air profond dont vous les dites.

Fortunio.

Rien autre que ceci, madame, à savoir, que, pour parer à tous ces inconvénients, je ferai élever un grand mur, un grand mur devant vos fenêtres qui vous protégera à la fois contre l'humidité et l'odeur enivrante des roses.

Laurette. (avec impatience)

Oh ! monsieur ... (calme) Cela vous coûtera bien cher, il me semble.

Fortunio.

Je ne regarderai pas à la dépense pour vous, mon cher ange.

Laurette.

Et puis, ne craignez-vous pas que cela soit bien laid ... un grand mur ...

Fortunio.

J'ornerai le haut de tessons de bouteilles ... Vous savez des tessons ... disposés comme cela ... c'est très joli.

Laurette. (avec colère)

Monsieur ! Monsieur !

1.

Mais en vérité, l'on dirait  
 Qu'avec cette sottise querelle  
 Vous voulez me mettre au regret  
 De vous avoir été fidèle,  
 Il ne faut pas m'exaspérer,  
 Je vous le dis avec franchise,  
 Car si j'ai fait une sottise,  
 Je puis toujours la réparer !  
 Mon cher époux,  
 Prenez garde à vous !

2.

Vraiment vous êtes bien heureux  
 Que ma mère, la digne femme,  
 De ses principes vertueux  
 Ait de bonne heure orné mon âme !  
 Ne vous y fiez pas, pourtant,

Ce qu'avec longue patience  
 On apprend pendant son enfance  
 En une fois se désapprend !  
 Mon cher époux  
 Prenez garde à vous !

Fortunio.

Quoi donc, chère amie ? Et que viennent faire les  
 principes de madame votre mère, à propos d'un mur  
 que je veux élever dans mon jardin ?

Laurette.

C'est juste ... et je dis là des folies ... ne m'avez-vous  
 pas offert votre bras pour aller chez ma cousine  
 Madeleine ?

Firtunio.

Je suis à vos ordres, madame. (Ils s'éloignent)

Laurette.

Savez-vous que ce sera très joli, ce petit mur ... avec  
 les petits tessons au dessus ... Il me tarde de les voir.

Fortunio.

Jour de Dieu, madame ! ... soyons calme ! (Ils  
 sortent)

\_\_\_\_\_ Scène 3e \_\_\_\_\_

Guillaume, Landry, Valentin, Saturnin, Sylvain.  
(Au moment où le couple sort, Guillaume paraît sur  
 le perron)

Morceau d'Ensemble.

Guillaume.

Il est parti !

Landry. (paraissant à son tour avec Sylvain et  
 Saturnin)

Il est parti !

Tous.

Il est parti !

Saturnin.

Nous voilà libres, Dieu merci !  
 Au diable la littérature  
 Des procureurs et des huissiers !  
 La chicane et la procédure  
 Et les exploits et les dossiers !

Sylvain.

Vive la joie et la paresse,  
 C'est le moment de festoyer !  
 Mon estomac est en détresse  
 Appelons notre cuisinier !

Tous.

Appelons notre cuisinier !

Saturnin.

Babet ! babet ! babet ! babet !

Tous. (avec accompagnement de couteaux à papier  
 et de règles)

Babet, Babet, chère Babet !

Sylvain.

Accourez vite s'il vous plaît !

Tous.

Accourez vite s'il vous plaît !

Landry.

Nous avons faim, nous avons faim !

Tous.

Nous avons faim ! nous avons faim !

\_\_\_\_\_ Scène 4e \_\_\_\_\_

Les mêmes, Babet (un panier au bras)

Babet.

Par mes fourneaux, pourquoi ce train ?

Tous.

Nous avons faim, nous avons faim !

Babet.

Allons, ne criez pas si haut !  
 J'apporte là ce qu'il vous faut !

Tous.

Nous avons faim, nous avons faim !

Babet.

Voici des pommes et du pain !

Tous. (croquant les pommes)

Du pain et des pommes,  
 C'est un vrai festin,

Et les gentils hommes  
N'ont rien de plus fin !

Saturnin.  
Ah ! les bonnes pommes !

Sylvain.  
Le pain excellent !

Saturnin.  
Croquants que nous sommes.

Sylvain.  
Croquons-les gaiment.

Tous.  
Du pain et des pommes  
Etc.

Valentin.  
Chère Babet, ce n'est pas tout  
Tu ne verses rien en mon verre ?  
(Babet lui remplit son verre de l'eau contenue dans  
une cruche)  
Par économie et par goût  
Voici le vin que je préfère.

1.  
Ma chère eau pure, on la méprise,  
Doux trésor qui ne coûte rien !  
Je préfère au vin qui nous grise  
L'eau qui nous calme et nous soutient.  
Sa fraîcheur  
Sans me donner l'ivresse  
Répand la tendresse  
En mon cœur !  
Verse Babet, verse toujours  
La belle eau claire des amours  
La belle eau claire  
De la rivière !  
Verse Babet, verse toujours  
Etc.

2.  
Si l'eau coulait du haut des treilles  
Sous les ponts le vin coulerait  
C'est l'eau qu'on mettrait en bouteilles  
C'est le vin qu'on méprisera !  
Mon nectar  
C'est l'eau pure ! Et je laisse  
Le vin et l'ivresse  
Au vieillard !  
Verse Babet, verse toujours  
Etc.

Tous.  
Verse Babet, verse toujours  
Etc.

Landry.  
Tout cela est très joli ! mais un petit doigt de vin de  
temps en temps ne gâterait rien !

Babet.  
Taisez-vous petit débauché !

Guillaume.  
Landry a raison. Le vin vieux a du bon. Il est vrai,  
Valentin, que nous ne sommes pas comme toi des  
êtres poétiques, vivant de rêverie et de mélancolie.

Valentin.  
Que veux-tu dire ?

Guillaume.  
Je veux dire, mon pauvre camarade, que tu nous  
montres depuis six mois bientôt la mine ténébreuse  
d'un amoureux d'un amoureux transi. Tu ne parles  
plus, tu ne ris plus, tu n'es plus de nos parties du  
dimanche ! Combien y a-t-il de temps que tu n'as  
brisé un réverbère, ou cassé un marteau de porte à  
minuit, en rentrant par les rues ?

Valentin.  
Cela ne m'amuse plus ...

Guillaume.  
Ça devrait t'amuser. Ce sont plaisirs de ton âge -  
mais veux-tu que je te dise ton fait ? Tu as le cœur  
pris, tu aimes et tu n'es pas aimé.

Valentin.  
Moi ?

Guillaume.  
Toi, Valentin, tin, tin !

Valentin.  
Tu ne sais pas ce que tu dis.

Landry.  
Oh ! que si ! Guillaume a raison ! Et si tu es sage,  
Valentin, tu te guériras de cette maladie là.

Babet.  
Et s'il ne veut pas guérir ! S'il est heureux d'être  
malheureux, ce garçon !

Guillaume.  
Ah ! que voilà bien la femme qui aime !

Saturnin.  
La femme dévorée par une grande passion.

Babet.  
Moi ? que me chantez-vous là ?

Guillaume.  
Ne te dessèches-tu pas d'amour pour notre petit  
clerc ?

Babet.  
Pour Friquet ? ce pauvre Friquet ! un enfant ! quinze  
ans à peine.

Landry.  
Gourmande !

Babet.  
Je le protège parcequ'il est faible, voilà tout !

Guillaume.  
Et lui, il t'aime parceque tu es forte !

Babet.  
Peut-on dire ? oh ! les vauriens ! Rien n'est sacré pour eux !

Landry.  
Taisez-vous, grosse débauchée ! mais ou est-il donc, à propos, ton Friquet ?

Guillaume.  
Il est parti ce matin avec 55 lettres à porter.

Saturnin.  
Et le voici qui revient ... Babet contiens-toi.

Babet (dignement)  
Je n'ai qu'une réponse à faire à vos calomnies - Je retourne à mes fourneaux.

Landry.  
Il saura bien t'y relancer ! (Babet sort)

\_\_\_\_\_ Scène 5e \_\_\_\_\_

Les mêmes (moins Babet) Friquet.

Tous.  
Voici friquet !

Friquet.  
1.  
C'est moi qui suis ce petit clerc,  
Bon pied, bon œil, jambe de fer  
Je me promène  
Je me demène  
Je vais pas sauts et par gambades  
Porter à destination  
Les billets doux des camarades  
Et les actes de mon patron  
Je signifie  
Je notifie  
Le nez au vent, le pied en l'air,  
C'est moi qui suis le petit clerc !

2.  
C'est moi qui suis le petit clerc  
Mon existence est un enfer !  
On me taquine  
On me chagrine !  
On abuse de ma jeunesse

Parcequ'on me voit tout mignon  
Mais ma force est dans ma faiblesse  
Et comme au fond, je suis très bon,  
Moi, je m'en fiche,  
A chaque niche,  
Je ne répons qu'en prenant l'air !  
C'est moi qui suis le petit clerc !

Guillaume.  
Eh bien, Friquet, et ma réponse ?

Tous. (moins Valentin)  
Et la mienne ? Et la mienne ?

Friquet.  
Procédons par ordre ! Toi ! Guillaume, Tanchon t'attend ce soir aux Sorcherons ! Pour toi, Sylvain, un billet de Suzon !

Landry.  
Et moi ?

Friquet.  
Toi ! Je n'ai rien pour toi.

Saturnin.  
Et moi.

Friquet.  
J'ai rencontré Toinon, sur le terre plein du Pont neuf, Landry ai-je fait ... Voici ma réponse, m'a-t-elle dit, et elle m'a montré un magnifique sergent qu'elle tenait sous le bras ! Un garde française ! Bel homme ma foi ! des moustaches ! Et sept pieds ! Est-on heureux d'être grand !

Landry.  
Ah ! la traîtresse !

Guillaume.  
Est-ce tout ?

Friquet.  
Oh ! que nenni ! J'ai fait une grande découverte.

Tous.  
Une grande découverte !

Friquet.  
Une découverte qui va peut-être pour nous changer la face du globe. J'ai appris que le patron qui nous impose maintenant avec son air grave et la perruque solennelle n'est qu'un vieux farceur. Il a eu une jeunesse de pacha devergondé. On vient de me conter une histoire.

Landry.  
Qui ?

Friquet.

Quelqu'un qui la savait.

Landry.  
Raconte, raconte vite.

Friquet.  
Voici ... Il était second clerc chez Maître André qui avait pour femme une certaine dame Jacqueline ...  
Eh bien ?

Tous.  
Eh bien ?

Friquet.  
Eh bien oui ! Et si vous saviez par quel moyen il en est venu à ses fins ...

Tous.  
Parle ...

Friquet.  
A l'aide d'une chanson.

Guillaume.  
Une chanson ?

Friquet.  
Oui, une chanson qu'il avait composée et qui prenait tous les cœurs, si bien qu'après dame Jacqueline ça a été toute une procession de victimes.

Landry.  
Mais il n'était pas si maladroit le patron.

Guillaume.  
Oh ! si l'on pouvait la retrouver sa chanson.

Friquet.  
Il n'y faut pas songer. Depuis qu'il est marié il ne la chante plus et il était seul à la savoir.

Saturnin.  
Oui, mais qu'il s'avise de nous dire encore: Oh ! les jeunes gens d'aujourd'hui !

Guillaume.  
Ils ne respectent rien, ni le foyer domestique, ni le sein des familles ...

Sylvain.  
Nous lui répondrons en chœur ...

Friquet.  
Et votre chanson, maître Fortunio ?

Landry.  
Et dame Jacqueline !

Tous.  
Et maître André !

Saturnin.  
Et à défaut de sa chanson, nous lui chanterons la nôtre !

Tous.  
Oui ! oui !

Saturnin.

1.  
Notre patrons possédait de la voix  
Autrefois !

Tous.  
Autrefois !

Saturnin.  
Auprès du sexe il chantait à tuetête !  
Autrefois !

Tous.  
Autrefois !

Saturnin.  
Notre patron dont la bouche est muette  
Aujourd'hui !

Tous.  
Aujourd'hui !

Saturnin.  
Pretend que tout se taise autour de lui  
Aujourd'hui !

Tous.  
Aujourd'hui !

Guillaume.  
2.  
Notre patron se grisa maintes fois  
Autrefois !

Tous.  
Autrefois !

Guillaume.  
Son estomac supportait la goguette  
Autrefois !

Tous.  
Autrefois !

Guillaume.  
Notre patron forcé de faire diète  
Aujourd'hui !

Tous.  
Aujourd'hui !

Guillaume.  
Prétend qu'ici tout jeûne autour de lui



Aujourd'hui !

Tous.  
Aujourd'hui !

Landry.  
3.  
Notre patron avait un fier minois  
Autrefois !

Tous.  
Autrefois !

Landry.  
La chevelure était fine et coquette  
Autrefois !

Tous.  
Autrefois !

Landry.  
Notre patron n'a plus rien sur la tête  
Aujourd'hui !

Tous.  
Aujourd'hui !

Landry.  
Il veut que tout soit chauve autour de lui  
Aujourd'hui !

Tous.  
Aujourd'hui !

Landry.  
Mais en attendant rentrons à l'étude, car le patron va  
revenir et s'il nous trouvait ici.

Tous.  
Oui, rentrons.

Guillaume.  
Tu ne viens pas, Friquet ?

Friquet.  
Non ... j'ai encore à courir.

\_\_\_\_\_ Scène 6e \_\_\_\_\_

Friquet. Valentin.

(Valentin est resté assis et n'a pas pris part à la conversation. Cependant il a écouté le récit de Friquet sur la découverte de la chanson)

Friquet. (venant à lui)  
Eh bien, Valentin, à quoi penses-tu là ?

Valentin.  
Je songe à cette chanson qui fait aimer.

Friquet. (le ramenant vivement sur le devant de la scène)

Ah ! ça, est-ce que tu crois que cela va durer longtemps comme cela. Tu as un secret, Valentin, tu as un secret pour moi. Tu n'as pas confiance en ton bon Friquet. C'est probablement parceque je suis petit, mais tu as tort, tu devrais tout me dire. Je suis ton meilleur ami et je te donnerai peut-être un bon conseil.

Valentin.  
Je n'ai pas de secret.

Friquet.  
Tu en as un qui t'étouffe et que j'ai deviné.

Valentin.  
Tais toi, cela n'est pas ! (voyant entrer Laurette) Ah ! mon Dieu !

Friquet.  
Eh bien ! qu'est-ce qu'il a ? Il se trouve mal !

\_\_\_\_\_ Scène 7e \_\_\_\_\_

Les mêmes. Laurette.

Laurette. (a ellemême)  
Ah ! le méchant homme ! ... ma cousine Madeleine a raison ! ... Je suis bien sotté ! ... mais qu'il prenne garde ! ah ! bonjour Friquet, savez vous si Mr Fortunio est rentré ?

Friquet.  
Non, madame, pas encore.

Laurette.  
Bonjour, Mr. Valentin ! Comme vous êtes pâle, seriez vous malade ?

Valentin. (tremblant)  
Non, madame !

Laurette. (laisse tomber un bouquet qu'elle tenait à la main)  
Ah !

Valentin. (le ramassant et le lui rendant après l'avoir embrassé à la dérobée)  
Votre éventail, madame.

Laurette.  
Mais non, ce n'est pas un éventail, c'est un bouquet. Merci Mr. Valentin et au revoir.

\_\_\_\_\_ Scène 8e \_\_\_\_\_

Les mêmes, moins Laurette.

Friquet.  
Nieras-tu maintenant ?

Valentin.

Eh bien ! oui, je l'aime et comme un fou. Je passe les nuits à pleurer sous son balcon ! et je ne le lui dirai jamais parceque je n'oserai pas, parcequ'elle ne m'écouterà pas, et j'en mourrai !

Friquet.

Veux tu bien te taire et chasser ces idées-là. Ah ! pauvre Valentin ! Je suis bien petit, mais je les connais déjà, les femmes. J'ai vécu, moi, et j'ai aimé, moi.

Valentin.

Tois ?

Friquet.

Trois fois dans une journée. Une duchesse d'abord ! Et belle ! Et des robes de satin broché qui froufroutaient faisaient froufrou ... et des parfums qui vous montaient au cerveau qu'on en voyait trouble ! Et un hotel qui faisait le tour de la rue ... Un matin je lui porte un acte à signer, elle était seule, je me jette à ses pieds et je lui dis: Je vous aime. Elle m'a fait flanquer à la porte par un grand laquais. Vois-tu, Friquet, ai-je pensé, les grandes dames, ce n'est pas ton affaire - J'avais remarqué une petite horlogère dans le voisinage. J'entre dans sa boutique et je lui dis: Madame, je viens faire remettre un verre à ma montre. Il n'est pas cassé, me répond-elle,- non, mais je vous aime. Cette fois, j'ai été flanqué à la porte par le mari qui était dans l'arrière boutique. Je revenais ici bien triste quand je rencontre Babet notre cuisinière, je la trouve très appétissante. Je me précipite dans sa cuisine et je lui dis: Babet, je t'aime. Brave fille, celle là ! Elle n'a appelé personne. Elle m'a flanqué à la porte elle-même ... ou plutôt elle m'y a balayé ! ... Voilà les femmes !

Valentin.

Pauvre garçon !

Friquet.

Vois-tu, il n'y a qu'une chose au monde, le travail. Ça abrutit, mais cela occupe et cela m'endort tout de suite et ça m'empêche de penser. Travaillons ... veux-tu commencer ici même, à l'instant sur cette table ? Le patron est sorti, nous serons mieux qu'à l'étude.

Valentin.

Je le veux bien, si cela te fait plaisir.

Friquet.

Cela me rendra service. Maître Fortunio m'a donné à dépouiller un vieux dossier de maître André, son prédécesseur. Je me perds dans toutes ces paperasses.

Valentin.

Donne !

Friquet.

Collationnons !

Duo.

~~~~~

Valentin.

Pardevant maître André, Notaire
Et maître Bernard son confrère
Le premier du mois de juillet
De l'an mil sept cent trente sept
Le parc et chateau de Coutances
Avec toutes leurs dépendances
Ont été cédés et vendus
Moyennant trois cent mille écus ...

Friquet.

Suis le détail que l'on va lire. (bis)

Valentin. (tournant la page)

Si vous croyez que je vais dire ...

Friquet.

Trois batiments !

Valentin.

Je ne saurais pour un empire

Friquet.

Cinq cents arpents !

Valentin.

Nous allons chanter ...

Friquet.

Hein ? que diantre dis-tu là ?

Valentin.

Je dis ce que je lis, oui dà !

Friquet.

C'est une erreur.

Valentin.

Oui, je reprends !

(Il tourne la page)

Si vous croyez que je vais dire ...

Mais au lieu d'un acte de vente

C'est une chanson

Qui paraît charmante ...

Friquet.

Si c'était la chanson

Du patron !

Valentin.

Eoute la donc !

« Si vous croyez que je vais dire

Qui j'ose aimer

Je ne saurais pour un empire

Vous la nommer !

Friquet.
C'est elle, la chose est certaine
Ah ! la bonne aubaine !
Hola ! Landry ! Guillaume, Saturnin
Vite descendez au jardin !

_____ Scène 9e _____

Les mêmes. Les clercs.

Les clercs.
Qu'est-ce donc, que nous veut-on ?

Friquet.
Vivat ! On a retrouvé la chanson
Du patron.

Tous.
Est-ce possible ?

Friquet.
La voici.
Que chacun la copie ici ! ...

(Friquet leur distribue des plumes et de l'ancre, et chacun la copie autour de la table)

Valentin.
1.
Salut ! chanson magique
Qui sait charmer
Refrain cabalistique
Qui fait aimer !
Joli brouillon
La chanson
Du patron !

Tous.
C'est le brouillon
De la chanson
Du patron !

Ensemble.

~~~~~  
Toutes les femmes sont à nous  
Nous les verrons à nos genoux  
Nous calinant  
Nous mijotant  
Nous dorlotant  
Nous demandant  
Nous suppliant  
Nous conjurant  
De les aimer fidèlement.

Saturnin.  
Courons bien vite à ma Tauchon.

Sylvain.  
Courons bien vite à ma Suzon.

Tous.

Courons réciter la chanson  
Du bon patron.

Guillaume.  
Courons bien vite à ma Toinon.

Landry.  
Courons bien vite à Madelon.

Tous.  
Courons réciter la chanson  
Du bon patron !

Friquet.  
Moi, c'est près de Babet, mes amis, que je vais  
tenter ma douce épreuve et mes premiers essais.

Tous.  
Toutes les femmes sont à nous  
Etc.

(Fortunio arrive à la fin du chœur. Les clercs s'enfuient tous par la grille de sortie. Friquet se sauve dans le jardin. Fortunio va droit à Valentin)

\_\_\_\_\_ Scène 10e \_\_\_\_\_

Valentin. Fortunio.

Fortunio.  
Ah ! mes drôles ! C'est ainsi qu'on travaille ! Mr.  
Valentin ! (à part) On ne m'ôtera pas de la tête qu'il  
est l'auteur des bouquets et le dessinateurs des pas  
nocturnes. (haut) Restez ici et approchez.

Valentin.  
Me voici, monsieur.

Fortunio.  
Regardez moi bien en face.

Valentin.  
Moi, monsieur.

Fortunio.  
Pardieu ! ce n'est pas à mon bonnet que je parle.

Valentin. (à part)  
Est-ce qu'il se douterait ... je tremble comme un  
voleur. Je ne lui ai pourtant rien volé jusqu'ici.

Fortunio. (à part)  
Je me souviens que lorsque Mr. André me regardait  
en face, il me passait des brouillards devant les yeux.  
Voyons s'il a des brouillards. (haut) Eh bien ?

Valentin.  
Eh bien, monsieur, je vous regarde.

Fortunio.

Et pourquoi me regardez vous ?

Valentin.

Mais, monsieur, c'est vous qui m'avez dit ...

Fortunio.

Je le sais bien. (à part) Pas le moindre tressaillement.  
Ce petit bonhomme est bien fort. (haut) Mr. Valentin ?

Valentin.

Mr. Fortunio ?

Fortunio.

Montrez moi vos escarpins. (Valentin fait mine de s'en aller) Vous me comprenez fort bien. (Il regarde les souliers de Valentin)

Valentin. (à part)

Je suis perdu !

Fortunio. (à part)

C'est pourtant bien la grandeur ! (haut) Mr. Valentin, croyez vous à l'immortalité de l'âme ?

Valentin.

Oh ! oui, monsieur.

Fortunio.

Eh bien, vous savez alors que les crimes que vous ne serez pas puni pendant votre vie, vous les expiez après votre mort.

Valentin.

Des crimes ! (à part) Ah ! mon Dieu ! il sait tout ! (haut) Que voulez vous dire ?

Fortunio.

Rien de plus ! Mr. Valentin, la jeunesse est audacieuse, mais la maturité est clairvoyante. A bon entendeur, salut, allez. (Valentin va pour sortir - le rappelant) Ah ! Mr. Valentin ?

Valentin.

Monsieur ?

Fortunio.

Pensez y, la maturité est clairvoyante, pensez y ! (Il sort)

\_\_\_\_\_ Scène 11e \_\_\_\_\_

Valentin puis Friquet (avec un air piteux et une casserole sur la tête)

Valentin.

Pensez y ! Pensez y ! Comme il m'a dit cela ! - Ah ! Friquet ! Il a tout découvert, il a regardé mes escarpins, il m'a demandé si je croyais à l'immortalité de l'âme, il va me chasser ! Et je ne la verrai plus et je ne pourrai plus lui parler !

Friquet. (pleurant)

Ce n'est pas un grand malheur, va !

Valentin.

Que dis-tu ?

Friquet.

Que les femmes sont décidément des êtres insensibles à tout. Tiens, regarde !

Valentin. (montrant la casserole)

Qu'est-ce que c'est que cela ?

Friquet.

Cela ! C'est tout ce que j'ai pu obtenir de Babet, en usant du fameux talisman que nous croyions avoir découvert ... Cinq fois de suite j'ai entonné avec tout ce que j'ai pu trouver de larmes dans ma voix le fameux chant d'amour du patron ... bah ! c'était comme si je chantais ... Enfin, à la 6e reprise, Babet, l'œil en feu, se retourne vers moi, je la crois électrisée, elle prend une casserole qui chantait sur le feu, nous chantions tous les deux, et me la renverse sur la tête en me disant: Je m'en moque pas mal du nom de celle que vous aimez - allez donc faire vos confidences ailleurs !

Valentin.

Comment ! mais cela est impossible, Friquet, le talisman !

Friquet.

Je le crois éventé.

Valentin.

C'est égal, je veux avoir du courage, je veux me déclarer.

Friquet.

Y songes-tu ?

Valentin.

Si c'est un talisman, je le verrai bien.

Friquet.

Dame ... essaie ... mais que comptes tu faire ?

Valentin.

Il faut que je reste seul ici avec Laurette ... Friquet, tu vas éloigner le patron.

Friquet.

Et par quel moyen ?

Valentin. (pleurant)

Cela te regarde, mais il le faut, mon bon Friquet, mon cher Friquet !

Friquet. (pleurant)

Il me fait l'âme. Oui, je vais éloigner le patron.  
Laisse moi et tu vas voir comme je sais éloigner le patron.

Valentin.  
Je peux compter sur toi ?

Friquet.  
Oui, mais ne te montre pas. (Valentin se cache)

\_\_\_\_\_ Scène 12e \_\_\_\_\_

Friquet puis Fortunio et Laurette.

Friquet. (tous ses cheveux en désordre, déboutonnant son habit, fait une fausse sortie et rentre tout tremblant)  
A l'aide ! à l'aide ! au secours ! au secours ! Maître Fortunio, venez vite !

Fortunio. (entrant avec Laurette)  
Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

Friquet.  
Au secours ! au secours !

Laurette.  
Mais qu'avez vous donc ?

Friquet.  
Maître Fortunio ! ou est maître Fortunio !

Fortunio.  
Mais je suis là !

Friquet.  
Je le vois bien ! au secours !

Fortunio.  
Encore une fois, qu'y a-t-il ?

Friquet.  
Ah ! monsieur ! c'est vous ! Le feu ! le feu !

Fortunio.  
Le feu est à la maison ?

Friquet.  
Non, monsieur, mais au Chatelet !

Fortunio et Laurette.  
Au Chatelet !

Friquet.  
Oui, tout brûle ! tout brule ! La salle du greffe est en flammes ! Testaments, contrats, actes de vente, etc...  
Tout flambé ! c'est la ruine du notariat !

Fortunio.  
Ô Ciel !

Friquet.

Votre place est là-bas. Le syndic vous demande ... Je l'ai vu là ! Il était au milieu du feu ! Il était superbe ! mais quand il m'a aperçu: Ramenez Me. Fortunio, s'est-il écrié. Il n'y a que lui qui puisse nous sauver.

Fortunio.  
J'y cours.

Friquet.  
Oui monsieur.

Fortunio.  
Tous les clerks sont-ils sortis ?

Friquet.  
Ah ! monsieur ! Ils sont tous au feu !

Fortunio.  
Je vous laisse, madame, mais je vous enferme, a bientôt, courons.

Friquet. (à part)  
Moi, je vais faire une septième tentative auprès de Babet.

\_\_\_\_\_ Scène 13e \_\_\_\_\_

Laurette. Valentin.

Laurette.  
Quel événement ! (apercevant Valentin qui est rentré) Vous ici, Mr. Valentin ?

Valentin. (tremblant)  
Cela vous fâche ?

Laurette.  
Nullement, mais je me croyais seule.

Valentin.  
Je m'en vais si vous l'exigez.

Laurette.  
Mais restez si cela vous plait. D'ailleurs, comment sortiriez vous ? Nous sommes enfermés.

Valentin. (à part)  
Oh ! je n'oserai jamais ! (Il fait un mouvement comme pour se retirer)

Laurette.  
Vous rentrez, vous allez travailler !

Valentin.  
Vous me l'ordonner.

Laurette.  
Je n'ai pas d'ordres à vous donner. Vous avez l'air agité, Mr. Valentin, vous êtes pâle, et je remarque que depuis quelque temps vous paraissez triste.

Valentin.

Oh ! je le suis, madame.

Laurette.

Est-ce un chagrin sérieux ? Il n'en est pas à votre âge ... Vous ne me répondez pas ... ah ! je devine.

Valentin. (à part)

Elle a compris.

Laurette.

Quelque chagrin d'amoureux ! Est-ce bien cela ?

Valentin.

Je ne sais pas, madame.

Laurette.

Pourquoi vous en défendre ? Ce n'est pas un crime à votre âge ! Pour tromper les ennuis de notre captivité, voulez vous me conter votre petit roman ? Je vous donnerai peut-être un bon conseil.

Valentin. (à part)

Allons, du courage, il faut parler (haut) Oui, madame.

Duo.

~~~~~

Laurette.

Allons, venez là, près de moi !

Valentin. (à part)

A ses côtés ! ... je meurs d'effroi !

Laurette.

Asseyez vous donc, les secrets
Cela se conte de tout près !

Valentin.

Oui, de tout près (à part)

Quand ça se conte !

Mais jamais je ... maudite honte !

Valentin

Mon Dieu ! qu'elle est belle !

Je me sens trembler !

Seul, ici, près d'elle !

Et ne pas parler !

Laurette

Au nom de sa belle

Je le vois trembler !

Voyons comment d'elle

Il va me parler.

Laurette.

Voyons ! Est elle brune ou blonde ?

Valentin.

Elle a les plus beaux yeux du monde !

Laurette.

Certainement ! ... mais leur couleur ?

Valentin.

C'est la couleur ... des vôtres ! (à part)

Que j'ai peur !

Laurette.

C'est galant ! Et, vous aime-t-elle ?

Valentin.

Comment m'aimerait-elle, hélas !

Lorsque de ma peine cruelle

Je ne lui parle pas !

Laurette.

Vous ne lui parlez pas

De votre amour.

Valentin. (avec un gros soupir)

Hélas !

Laurette.

Pourtant, si vous en restez là,

Qu'advient-il de tout cela ?

Valentin.

Quand j'aurai souffert et pleuré

Il adviendra que je mourrai.

Laurette

Quoi, devant sa belle,

Il n'ose parler

Et son temps près d'elle

Se passe à trembler !

Valentin.

Mon Dieu, qu'elle est belle

Je me sens trembler

Seul ici, près d'elle

Et ne pas parler !

Laurette.

De celle qui vous est si chère

Pouvez vous me dire le nom ?

Valentin.

Son nom ?

Laurette.

Je saurai le taire

Est-ce une grisette ?

Valentin.

Non, non !

Laurette.

Une comtesse ?

Valentin.

Non, non !

Laurette.

Une duchesse ?

Une princesse ?

Valentin.

Non ! cent fois non ! mille fois non !

Laurette.

Parlez donc ! Vous ne voulez pas ?

Valentin.

Je ne le puis, hélas !

(à part)

Je n'oserai jamais

Ce talisman ... dernier espoir ! Si j'essayais
 « Si vous croyez que je vais dire
 « Qui j'ose aimer ?
 « Je ne saurais pour un empire
 « Vous la nommer !
 « Nous allons chanter à la ronde
 « Si vous voulez
 « Que je l'adore, et qu'elle est blonde
 « Comme les blés
 « Je fais ce que sa fantaisie
 « Veut m'ordonner
 « Et puis, s'il lui faut ma vie,
 « La lui donner.
 « Du mal qu'une amour ignorée
 « Nous fait souffrir
 « J'en porte l'âme déchirée
 « Jusqu'à mourir !
 « Mais j'aime trop pour que je dise
 « Qui j'ose aimer
 « Et je veux mourir pour ma mie
 « Sans la nommer ! »

Laurette.
 Pauvre enfant ! qu'il a le cœur pris !
 Et que l'ingrate est bien aimée !

Valentin.
 La chanson ne l'a point charmée
 Hélas ! Elle n'a pas compris !

_____ Scène 14e _____

Les mêmes. Fortunio.

Valentin.
 Maître Fortunio !

Fortunio.
 Que vois-je ! mon second clerc avec ma femme ! ...
 ma clef ! Je les avais enfermés tous les deux !
 Imbécile ! C'en est trop ! (à Valentin) Restez,
 monsieur ! (à sa femme) Eh bien, madame, que direz
 vous cette fois pour vous justifier ?

Laurette.
 Me justifier et de quel crime ?

Fortunio.
 Encore ! nous allons recommencer ! c'est trop
 d'audace ! mais, madame, le feu n'était pas au
 Chatelet ... c'est ici qu'il était le feu ! on a voulu
 m'éloigner ! et vous étiez du complot !

Laurette.
 Moi, monsieur !

Fortunio.
 Oui, vous, madame ... vous désiriez rester seul avec
 ce jeune homme qui est brun et qui vous aime ...

Laurette.
 Lui, m'aimer !

Valentin.
 C'est lui qui le lui apprend !

Fortunio.
 On ne me trompe pas moi, madame ! Avouez donc !
 tout ! Vous croyez que je ne sais pas qui transporte
 mes plates-bandes sur vos fenêtres - qui piétine la
 nuit dans les allées ratissées le soir et qui barcarolle
 au clair de lune sous vos balcons. Tenez, madame,
 tenez, voici les traces - elles parlent d'elles-mêmes -
 Je ne leur fais rien dire !

Laurette. (à part)
 Lui ! C'était lui ! ...

Valentin.
 Mon Dieu ! Elle ne paraît pas irritée !

Fortunio.
 Ah ! vous voilà penaud, Mr. le larron d'honneur !
 Vous me croyiez un de ces maris qu'on dupe ... vous
 n'êtes pas assez dissimulé ! ... ah ! vous étiez triste,
 inquiet, vous n'alliez plus au bal le dimanche avec
 vos camarades, plus d'appétit, plus de cour aux
 grisettes ... et vous croyiez que cela ne me donnerait
 pas l'éveil ! vous vous disiez: Oculos habent et non
 videbum, comme on dit dans les grands journaux ...
 mais voici la fin de vos débordements ... et je vous
 chasse !

Laurette. (à part)
 Cher enfant !

Valentin. (à part)
 Comme elle me regarde ! Brave patron, je n'aurais
 jamais osé lui dire tout cela !

Fortunio.
 Et vous, épouse coupable ... vous me direz ... (au
moment ou il se dirige vers le pavillon, une voix
éclate dans le bosquet à droite)

_____ Scène 15e _____

Les mêmes, tous les clercs.

Finale
 ~~~~  
 Guillaume. (sortant du bosquet à droite)  
 Si vous croyez que je vais dire  
 Qui j'ose aimer !

Fortunio. (parlé)  
 Hein ? Les oreilles me cornent ? cet air ? cet air !  
 D'ou sort-il ? (Il court au bosquet de droite et en  
ramène Guillaume avec Madelon sous le bras) Mon  
 3e clerc ! avec une ! malheureux ! que chantes tu là  
 ?

Landry. (au bosquet de gauche)  
 Nous allons chanter à la ronde

Si vous voulez

Fortunio.

Encore, mon Dieu ! ... mon passé se dresse devant moi ! d'ou sort ? (Il court au bosquet de gauche et en ramène Landry avec Suzon au bras) Landry ! mon 4e clerc ... avec une ! malheureux ! Que fais-tu là ?

Saturnin. (au fond et arrivant sur lui tragiquement)

Je fais ce que sa fantaisie  
Veut m'ordonner.

Fortunio.

Ah ! les misérables ! ou ont-ils déterré cette chanson  
? D'où leur vient tant d'audace !

Sylvain. (même jeu)

Du mal qu'une amour ignorée  
Nous fait souffrir ..

Fortunio.

Encore un !

Friquet. (au fond, tombe aux pieds de Babet - sa culotte craque, il y porte vivement la main)

Ah ! l'étoffe s'est déchirée  
Juqu'à s'ouvrir !

Fortunio.

Tous ! Jusqu'à Friquet ! Jusqu'à Babet ! malheureux  
! Je vous chasse tous ! Et vous, madame, suivez moi  
! (il rentre)

Valentin. (Il regarde Laurette avec tendresse)

Chassé ! Je ne la verrai plus ! Eh bien ! J'aime  
mieux ça ... Je ne mangerai pas son pain !

Tous.

Mais j'aime trop pour que je dis  
Qui j'ose aimer  
Et je veux mourir pour ma mie  
Sans la nommer !

Fortunio. (reparaissant au balcon avec Laurette)

Vous êtes encore là, misérables ! avec cette infernale  
chanson ! mais, je la chanterais, si je voulais, et  
mieux que vous, puisque j'en suis l'inventeur ! (Il  
ouvre la bouche et essaie en vain de chanter, pendant  
que l'orchestre joue la ritournelle en sourdine.  
Pendant ce temps, Laurette laisse tomber entre les  
mains de Valentin une rose que celui-ci baise avec  
ardeur. Sans être vu de Fortunio)

Tous. (sous le balcon)

Notre patron possédait de la voix  
Autrefois !  
Etc.

Le rideau baisse.